

UNE SURPRISE

Olivier marchait en tête et nous avançons lentement et prudemment. Nous avons encore trouvé deux taches de sang plus importantes sur les rochers, puis nous sommes arrivés sur un terrain sablonneux. Les traces encore toutes fraîches nous montraient clairement que le vagabond avait avancé en se traînant sur les mains et sur les genoux.

Suivant la piste nous arrivâmes dans un taillis si épais que nous fûmes obligés de nous mettre à quatre pattes pour pouvoir continuer. Nous avions peur de perdre la trace.

Olivier s'arrêta et cria :

– Holà, Monsieur ! Monsieur le Vagabond ! mais la seule réponse qu'il reçut fut le bruissement des feuilles dans le vent.

Nous continuâmes notre marche à quatre pattes mais nous avons désespérément perdu toute trace de notre homme.. Nous l'appelâmes à plu-

sieurs reprises sans jamais recevoir de réponse.

En désespoir de cause, Bouboule dit : – A sa place et dans l'état où il est, je n'aurais pas essayé de monter sur la colline. Venez donc. On va redescendre et chercher un peu plus bas.

Les fourrés étaient très touffus et nous avions du mal à nous y frayer un chemin. Nous avions déjà marché pendant un bon moment quand, d'un geste de la main, je demandai à mes amis de faire silence. J'avais l'impression d'avoir entendu quelque chose.

Olivier, qui semblait avoir lu dans mes pensées me dit :

– Ce sont les vagues qui font ce bruit-là en se brisant sur les rochers. Nous nous approchons de plus en plus de la mer.

Nous devions constater assez rapidement qu'Olivier avait raison car quelques minutes plus tard, nous arrivâmes sur un rocher qui dominait une petite crique.

La situation était assez critique et nous n'avions plus la moindre idée de la direction qu'il

nous fallait choisir quand soudain Bouboule nous dit :

– Regardez voir là-bas. Vous n'avez pas l'impression qu'il y a quelque chose de bizarre? Je suivis des yeux la direction de son bras et aperçus effectivement un tas de haillons sur l'un des rochers.

Prudemment, car ce terrain rocheux était dangereux et glissant, nous y allâmes. Mais bien avant d'y arriver, je savais déjà que ce paquet de haillons n'était rien d'autre que le corps effondré de notre vagabond.

Olivier et moi nous penchâmes au-dessus de lui. Ses joues étaient baignées de larmes. Tout son visage portait les lignes d'un grand épuisement et sur ses traits se lisait toute la tristesse du monde. Ses vêtements étaient tout déchirés, ses yeux étaient fermés et il ne donnait pas le moindre signe de vie.

Olivier prit le poignet du vagabond entre son pouce et son index pour lui tâter le pouls. Après un moment qui parut une éternité, il laissa re-

tomber la main inerte de l'homme, se retourna vers nous et dit :

– Vite! Il faut allumer un feu, il est vivant.

Nous eûmes vite fait, avec des pommes de pin et des brindilles de bois mort, d'allumer un bon feu. Olivier eut l'idée de confectionner une couche près du feu avec nos chemises et nos vestes. Cela fait, nous transportâmes le corps inanimé de notre ami sur ce lit de fortune. Il avait une vilaine blessure à l'épaule que nous nettoyâmes tout de suite avec l'eau de nos gourdes.

– Il faut absolument faire venir un médecin. Qui est-ce qui va aller chercher de l'aide? demanda Olivier.

– Moi, répondit Ficelle. C'est moi qui cours le plus vite, et il avait à peine terminé sa phrase que déjà il était parti.

Il ne nous restait plus qu'à attendre. Une heure et demie environ avait dû s'écouler quand Ficelle réapparut, courant vers nous à travers les taillis.

– Il faut tout de suite faire un grand feu, les gars. Il faut qu'on puisse le voir de la mer.

Nous nous mîmes au travail pendant que Ficelle nous racontait son équipée.

– J’ai d’abord escaladé la montagne. Du sommet j’ai aperçu une petite maison qui ne semblait pas être trop éloigné et j’ai décidé d’y aller. J’y ai rencontré un homme auquel j’ai tout raconté et il m’a fort aimablement proposé de me servir de son téléphone. J’ai d’abord téléphoné chez nous, mais la ligne était occupée. Alors j’ai appelé ton père, Guillaume. Je lui ai raconté tout ce qui est arrivé. Il m’a demandé de lui décrire l’endroit où nous étions avec le plus de précision possible. Il va aller chercher un médecin et prévenir le capitaine Dallet qui viendra nous chercher.

– C’est magnifique! Et le feu doit permettre au capitaine de nous repérer plus facilement, dit Olivier.

– Exactement, répondit Ficelle.

A cet instant je sentis quelques gouttes de pluie sur ma peau et en l’espace de quelques minutes, une pluie diluvienne s’abattit sur nous.

Pendant que les uns attisaient énergiquement le

feu, les autres s’efforcèrent de couvrir le vagabond pour le protéger au mieux de la pluie et du froid.

Tout à coup Bouboule poussa un cri d’effroi:
– Regardez, il saigne terriblement!

Ah! mes amis, quel spectacle épouvantable! Tout le visage de ce vieil homme était baigné de sang. Je me penchai sur lui pour lui essuyer la figure avec ma chemise. Le sang semblait venir d’une blessure dans le cuir chevelu.

Olivier se pencha aussi, fixa un instant le notre ami et s’écria:

– Mais ce n’est pas du sang!

Il attrapa la chevelure trempée du vagabond et nous la tendit à bout de bras, découvrant de la sorte un crâne complètement chauve.

– C’est une perruque! Une perruque rousse! Et la pluie l’a fait déteindre! C’est incroyable: il s’était déguisé, dit Bouboule en hochant la tête.

– Tu as raison, approuva Ficelle.

– L’affaire n’en devient que plus énigmatique encore, murmura Olivier en essuyant les derniè-

res traînées rouges sur le visage du vagabond.

– Regardez, il ouvre les yeux, chuchota Fanni.

Il ouvrit les yeux pendant quelques secondes, regarda autour de lui d'un air hébété, puis les referma.

– Si seulement le capitaine se décidait à arriver, dis-je en me sentant si désarmé. Des yeux je scrutais la mer.

Il était exactement quatre heures et demie quand nous aperçûmes l'«Arche de Noé» qui s'avancait parallèlement à la côte.

Heureux et soulagés, nous nous mîmes à crier et à sauter pour essayer d'attirer l'attention du capitaine. Nous jetâmes sur le feu un gros tas de branches de sapin humides pour intensifier la fumée et quand la sirène du bateau retentit, nous comprîmes que nous avions réussi et que le capitaine nous avait repérés. Il jeta l'ancre à quelques mètres de la côte et mit le petit canot à la mer pour rejoindre la berge. Deux hommes y avaient pris place: L'un était mon père, l'autre le médecin. Rayonnants de joie, nous courûmes à la ren-

contre de nos sauveteurs.

Le médecin ausculta le vagabond avec beaucoup de soin, puis il se redressa et dit: – Cet homme est complètement épuisé. La blessure à l'épaule n'est pas très grave, mais il va avoir besoin de beaucoup de repos. Il n'a pas de fracture; nous allons donc pouvoir le transporter sur un brancard de fortune jusqu'à la côte.

Nous eûmes vite fait de fabriquer un brancard à peu près convenable avec nos chemises et nos vestes et deux grands bâtons. Après y avoir soigneusement installé le vagabond, nous nous mîmes en route et nous atteignîmes rapidement le canot qui nous attendait sur le rivage.

Nous embarquâmes et nous nous dirigeâmes vers «L'Arche de Noé». Le capitaine Dallet nous y attendait. Il avait descendu l'échelle en voyant le canot arriver.

Mon père souleva le vagabond et, aidé du médecin, il le monta à bord de l'Arche.

Nous portâmes l'homme dans la cabine et, ne sachant trop que faire, nous attendîmes sur le

pont pendant que le docteur lui donnait les premiers soins.

Soudain nous entendîmes derrière nous une voix qui trahissait une grande excitation: - Eh bien, ça alors, ça alors! ... c'était bien lui, qui l'aurait cru! Ça alors!

Je me retournai et vis monsieur Malavergne dont le visage semblait bouleversé.

- Qui est-ce? demanda mon père.

- Mon frère. C'est mon frère.' Ce que je ne comprends pas, c'est que vous m'aviez dit qu'il avait des cheveux roux!

- C'était une perruque, lui expliquai-je.

- Ah! Ça alors, je n'en reviens pas. C'est effectivement lui. Il n'y a pas de doute. Ça alors...

Bouboule s'en mêla:

- Vous nous aviez dit que votre frère avait encore ses deux jambes et cet homme n'en a qu'une.

- Ah! Ça fait plus de quarante ans que j'ai vu mon frère pour la dernière fois. Il a dû lui arriver quelque chose. Ah! je n'en reviens pas.

Nous apprîmes plus tard que depuis de nom-

breuses années déjà le frère de monsieur Malavergne avait perdu sa jambe. Il travaillait à l'époque sur un chantier naval.

- Est-ce que votre frère va devoir aller en prison, monsieur Malavergne? demanda Bouboule.

- Je ne sais pas. C'est vrai qu'il a volé. Cela me déplait de l'accuser, mais il n'en est pas moins vrai que c'est un voleur. Je ne sais pas ce que je dois faire, moi! Il va falloir que j'y réfléchisse.

A cet instant le vagabond ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Son regard tomba sur monsieur Malavergne et il essaya à toutes forces de se redresser. Le médecin l'en empêcha, et il se laissa retomber comme anéanti sur son oreiller.

- Oh, Jean! dit-il sans avoir la force de retenir ses larmes. Je suis revenu pour te demander pardon et essayer de redonner un sens à ma pauvre vie gâchée.

Monsieur Malavergne murmura:

-Ça alors! Pour une surprise, c'est une surprise!

- Ne parlez pas maintenant, dit le médecin à

l'homme brisé de fatigue.. Et il lui fit boire quelques gorgées de thé très fort.

– J'ai faim, dit le vagabond après avoir bu goulûment.

– Est-ce qu'on peut lui donner à manger, docteur? demanda le capitaine. J'ai toutes sortes de choses à bord. Qu'est-ce qui lui conviendrait?

– De la soupe, répondit le médecin. Bouboule et moi allâmes en préparer sur le petit réchaud à gaz du bateau.

»L'Arche de Noé« reprit sa route vers Brameloup et ce fut un merveilleux retour car le vagabond vivait et, sur ce pont au moins, notre prière avait été exaucée. Et cependant, tout n'était pas résolu : L'homme n'arrêtait pas de répéter qu'il aurait préféré mourir et nous en éprouvions un sombre malaise.

Il finit par s'endormir et nous décidâmes de remonter sur le pont.

– J'ai demandé au médecin si je pouvais le garder à bord de »l'Arche de Noé«, nous dit le capitaine.

– Il était tout à fait d'accord parce qu'à son avis le vagabond avait surtout besoin de repos. Quand il se sera remis un peu, j'en profiterai pour lui parler de notre Seigneur Jésus Christ.

Quand nous arrivâmes au port de Brameloup, le soir venait de tomber et nous rentrâmes tous à la maison. Mon père reconduisit Fanni chez elle en voiture et nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain pour aller voir notre convalescent.

Le lendemain, quand nous arrivâmes sur le quai devant »l'Arche de Noé«, nous vîmes le capitaine Dallet sur le pont de son bateau.

– Bonjour mes garçons, nous dit-il, je suis content que vous soyez venus. Notre ami vous attend. Il veut vous parler.

Nous entrâmes dans la cabine sans faire trop de bruit et nous le trouvâmes assis dans son lit, le dos appuyé contre des oreillers.

Il nous regarda avec tristesse après nous avoir fait un petit signe de la tête en guise de salutation.

– Je vous remercie de votre aide. Vous êtes vraiment de très très bons garçons. Mais j'aurais

quand même préféré mourir. Toutes mes années je les ai gâchées les unes après les autres. J'ai couvert de honte le nom de ma famille et j'ai rendu de nombreuses personnes malheureuses. J'étais revenu pour tout réparer.

— Mais pourquoi vous êtes-vous donc enfui si c'est comme ça ? demanda Bouboule.

— Je vais tout vous raconter. Il y a de nombreuses années, quand j'habitais encore à Brameloup, mon père tenait une bijouterie. J'étais encore tout gosse et j'ai commencé à voler de petits bijoux et à les revendre pour arrondir mon argent de poche. J'ai grandi et j'ai continué. Plus tard, une nuit, j'ai cambriolé la boutique. J'ai pris une des plus grandes caisses du coffre-fort et je l'ai enterrée la nuit même derrière la vieille remise qui se trouve à côté du moulin. Le terrain appartenait à mon père à l'époque. J'avais prévu de rester encore un peu dans sa ville pour ne pas attirer les soupçons sur moi ; mais mon père se mit à me poser des questions de plus en plus précises et de plus en plus embarrassantes. J'ai commencé à me sentir mal à

l'aise. J'ai eu peur que mon père ne finisse par découvrir le pot aux roses et un beau jour, je suis parti sans dire un mot à personne.

— Mais vous auriez dû revenir, dit Bouboule qui ne pouvait s'empêcher d'intervenir.

— Je n'ai jamais eu le courage de revenir. Une semaine plus tard je me suis fait embaucher sur un bateau et j'ai quitté la région. Depuis lors, je n'ai jamais cessé d'être un vagabond. Jamais je n'ai pu me rendre utile à qui que ce soit. Il y a quelque temps, j'ai quand même décidé de revenir.

— C'est très bien, ça, dit Ficelle.

— Moi, je ne trouve pas, répliqua le vagabond avec des larmes d'amertume dans les yeux. Rien ne s'est passé comme je l'avais imaginé. J'ai tout de suite appris que Jean vivait encore. Alors j'ai décidé d'aller rechercher la caisse, de la lui porter et de lui demander pardon. Mais il n'y avait rien à faire, je n'arrivais pas à la retrouver.

— Ça ne m'étonne pas ! s'exclama Bouboule en riant. Il est bien évident que vous ne pouviez pas la retrouver : Quand on vous a vu creuser comme

ça tout autour de la remise, on s'est dit qu'il y avait quelque chose de louche là-dessous et on en a fait autant pendant que vous n'étiez pas là. On a trouvé la caisse et on l'a mise en sécurité dans le coffre-fort du père de Guillaume.

– Ah! Le pauvre vagabond! Je veux dire, pauvre monsieur Malavergne ...Maintenant que nous avons raconté notre partie de l'histoire, il semblait complètement dérouté.

– Bien, voilà au moins un problème de résolu. Mais je me sens si seul maintenant, gémit-il.

Bouboule tout excité, lui dit:

– Mais ce n'est pas vrai, vous n'êtes pas seul! Nous sommes vos amis, et le capitaine Dallet est votre ami et surtout il y a le Seigneur Jésus qui vous aime. Vous n'avez qu'à lui demander pardon pour toutes vos fautes et le recevoir dans votre cœur. Pour ce qui est de votre frère, j'irai le voir et je lui demanderai de vous pardonner. Après ça, la question sera réglée. Ne vous faites donc pas de soucis.

– Ça va comme ça, dit une voix d'homme.

– J'ai entendu toute votre conversation derrière la porte. Je n'ai pas pu fermer l'oeil de la nuit. Bien sûr que je te pardonne, Pierre! De tout mon cœur je te pardonne. Et sur ce, monsieur Malavergne s'avança vers son frère et l'embrassa.

– Cette réconciliation fut très émouvante. Les deux hommes parlèrent longtemps de tout ce qui s'était passé depuis leur séparation. Puis ce fut l'heure du déjeuner.

– Bouboule posa la première question. Dites-moi, Monsieur Malavergne, comment êtes-vous arrivé à disparaître si rapidement le jour où nous vous avons surpris en train de bêcher et où nous avons passé derrière la remise?

Le vieil homme se mit à rire. – J'avais trouvé une planche disjointe dans le mur de la remise et quand je vous ai entendus venir, je l'ai écartée et je me suis caché à l'intérieur de la remise sous un tas de vieux sacs à côté d'une charrette.

– Comment est-il possible que nous n'ayons pas pensé à chercher aussi à l'intérieur de la remise?!

– Alors c'est aussi vous qui avez fait tomber la paille sur nous et qui avez refermé si violemment la trappe? demanda Ficelle.

– Oui, c'est vrai, et jamais de ma vie je n'avais vu des garçons s'enfuir aussi vite!

– Moi, j'ai encore une question, dit Olivier. Le jour où vous nous avez vus en passant la tête par la trappe, vous l'avez vite refermée et vous êtes redescendu en glissant sur cette sorte de gouttière ou toboggan, n'est-ce pas?

– Oui, ça aussi c'est vrai.

– Mais comment est-ce que vous êtes remonté? demanda alors Bouboule. Et comment est-ce que vous avez pu rouvrir la porte?

– Oh! Ça, c'était très simple, dit le vagabond qui commençait à s'amuser. Je savais que vous aviez essayé d'ouvrir la porte. Donc je me doutais bien que vous n'alliez pas réessayer de si tôt. J'ai ouvert la porte avant de descendre.

Ce soir-là, le capitaine Dallet prépara le dîner pour tout le monde. Le temps passa très très vite car le vagabond s'était mis à nous raconter quel-

ques-unes des aventures qu'il avait vécues pendant ses voyages.

Maintenant ce n'était plus un vagabond: Son frère avait beaucoup d'argent et il était d'accord pour partager avec lui.

Tard le soir, nous étions encore assis tous ensemble dans la petite cabine de »L' Arche de Noé«.

Le capitaine Dallet était allé chercher sa Bible.

– Je crois que le psaume 23 conviendrait très bien aujourd'hui. Monsieur Malavergne, je pense que vous avez compris maintenant combien vous aviez besoin de votre Rédempteur. Votre frère vous a pardonné, c'est un fait. Mais ce n'est qu'en disant oui à Jésus que Dieu pourra vous pardonner votre faute envers lui.

Le capitaine fit la lecture d'une voix basse et prenante. Quand il referma le livre, monsieur Malavergne dit:

– J'aimerais bien connaître mieux le Seigneur Jésus car j'ai beaucoup péché et je le regrette infiniment.

– Le capitaine Dallet explique à monsieur Malavergne ce que le Seigneur voulait faire pour lui.

– Ce soir-là, avant que nous nous quittions, le vieil homme avait ouvert son cœur au Seigneur Jésus.